



l'un d'eux étaient exposés des fers et des chaînes, que ces pauvres hommes devaient endurer, sans compter les mauvais traitements, les coups de fouet et les conditions de voyage. Un grand nombre d'entre eux mourraient en mer. Sur un terrain vague, nous avons trouvé le datura, une plante énigmatique, avec ses fleurs en forme de cloches blanches. Nous avons fait une infusion comme on aurait préparé le thé. Les passants ne s'étaient doutés de rien. Les derniers touristes étaient partis depuis quelques minutes, l'île était pratiquement déserte. Le peu de famille qui vivait ici devait être resté chez eux et la nuit commençait à tomber. Après une longue conversation nous avons commencé à ressentir les premiers symptômes, une sensation de lourdeur. Comme la maison des esclaves, petit à petit la vue commençait à diminuer ; difficile de parler aussi, une bouche sèche et comme paralysée. Nous étions revenus à l'embarcadère afin de mieux nous imprégner. J'entendais des voix, des chuchotements devant moi, derrière moi. Je tombais sur le sol de pierre, effrayé par une vision fantasmagorique. Je me voyais dans une autre dimension, mon double qui sûrement venait me dire quelque chose ou me protéger. Il ne s'était rien passé, il avait disparu dans un épais brouillard. Thierry s'était mis à crier, car Zal était monté sur un mur qui surplombait la mer. Il avait fallu le convaincre de redescendre pour qu'il ne terminât pas dans les vagues qui s'écrasaient sur les rochers. Je m'étais demandé ce que je faisais avec ces gens et d'avoir goûté cette plante toxique ne m'avait pas réjoui. Je ne me sentais pas bien du tout et cette expérience allait être décisive quant à ma décision de partir de Dakar. Il me fallait passer à autre chose.

[...]

Une heure plus tard, à cinquante kilomètres de la ville d'In Salah, cette fois ce fut la même chose, à la différence que nous étions partis dans le décor. J'eus le temps de regarder mon voisin qui d'un regard atterré m'avertit que cette fois nous n'allions pas y échapper. Comme le chauffeur allait trop vite et que la première fois il n'avait pas capté l'avertissement, nous nous étions renversés et au premier impact le dessus du toit, qui était en fibre de verre, s'était détaché. Au deuxième tonneau, nous furent éjectés et éparpillés aux alentours. Thierry avait eu la chance d'atterrir sur ses jambes, sans aucune égratignure. Quant à moi, la fibre de verre m'avait tranché la gorge, mais pas suffisamment pour me laisser étendu à jamais dans le sable. Plus tard, une quinzaine de points de suture me furent administrés. Et dire que je pensais que nous avions fait le plus dur. Je me dis que le voyage allait être long jusqu'en France. Je repris mes esprits, la tête posée sur les rebords tranchants de la carrosserie, le chèche plein de sang. L'épave était jonchée de cadavres et de gens dans un sale état. C'était mon ami d'infortune, celui qui disait avoir étudié la médecine qui commença à donner les premiers secours, remettre un bras en place d'un côté, un garrot de l'autre, accommoder la peau arrachée d'un visage. Ce fut ce que fit Thierry en attendant les secours qui n'arrivèrent que quelques heures après qu'un camion nous ait repérés. Il fonça aussitôt en direction de la ville. Plusieurs Combis Volkswagen arrivèrent pour nous ramener à l'hôpital d'In Salah où nous attendait une brigade de chirurgiens avec les moyens du bord vu l'urgence. À côté de la table d'opération, ils avaient mis deux matelas. Des médecins hindous cousaient avec des bobines de fil de couture sûrement. La file d'attente donnait peine à voir : que des estropiés ! La fibre de verre avait fait des dégâts, avait été coupante comme un rasoir. J'avais eu la chance de tomber sur un Algérien qui disait avoir étudié la médecine en France. On me mit sur un matelas, à même le sol, une personne à chaque bras pour me tenir, une autre pour la tête. Il me cousit sans anesthésie. Ça faisait bizarre quand même. J'avais connu ça à Dakar. En fait, les anesthésies étaient des choses pour les Occidentaux. Je ne m'étais même pas demandé quelle pouvait être la suite des événements, tellement j'étais sonné. Nous nous étions retrouvés dans la carlingue d'un avion militaire, vraisemblablement celui de parachutistes, car il n'y avait pas de sièges. Ce qui semblait être des parachutes était accroché au cockpit. Je me disais que vu la situation, il m'allait être possible d'en utiliser un, au cas où l'avion se scratcherait dans le désert. Nous nous étions assis, accrochés à des sangles qui jonchaient le sol. Thierry était resté en ville, vu qu'il n'avait rien et j'avais pensé que je ne le reverrais plus. Nous avons décollé très tôt le matin, en direction d'Alger et de l'hôpital militaire, près du quartier de Babel Oued, un beau bâtiment sûrement construit durant la colonie française

[...]

J'étais en extase, hors du temps, remerciant la déesse de l'amour, dont je ne connaissais pas le nom dans cette religion afro-américaine, de m'avoir fait tel cadeau. J'étais même disposé à l'honorer comme un rituel d'amour.

Elle m'enleva mon pantalon et me dit :  
— Il pourrait tenir debout !

Quelle peine, rien ne pouvait m'importer maintenant. J'étais à sa merci. Elle pouvait faire ce qu'elle voulait de moi. À peine allongés, elle monta sur moi et sans me toucher de ses mains, elle se pénétra toute seule, comme si elle me connaissait et répétait une position favorite. Ce fut la seule fois dans ma vie que j'assistais à un tel spectacle. Elle avait pris le contrôle, elle qui semblait tellement apeurée, maintenant me chevauchait à sa guise, comme un trophée, ondulant son corps de droite à gauche, de haut en bas. Je dus lui dire de se contenir, car je n'étais plus en condition de me contrôler. Elle avait les cheveux comme une crinière à laquelle je m'agrippais pour continuer, dans cette course effrénée de l'amour. Je la laissais s'amuser avec moi le temps qu'elle voulut avant d'aller explorer d'autres recoins de plaisir, qu'elle ne renia pas à m'offrir. Cela dura une semaine exactement, sept jours où je dormais sur la terrasse dans mon hamac. Et quand tout le monde était endormi, j'enjambais la femme de ménage et me rendais directement à la chambre des délices, où Aparecida m'attendait nue, couchée sur le ventre, m'offrant ses belles fesses de negrita. Je ne pouvais pas m'empêcher de les embrasser, de les sentir, d'en apprécier la volupté avant de la réveiller et la voir se retourner, m'offrant son corps encore une fois de plus. Elle avait été danseuse et chanteuse et jouait de la guitare comme tout le monde au Brésil. Elle me chantait des chansons tout en me faisant du pied discrètement sans que personne ne s'en rende compte. Elle m'avait aidé à comprendre et à ressentir le « Candomblé », « les Orixas », cette belle culture dont elle était si fière.

**Retrouvez**  
**« Les Aventures Extraordinaires de Patrick Saint Germain »**  
**sur**

<https://libre2lire.fr/livres/les-aventures-extraordinaires/>

ISBN papier : 978-2-38157-006-8  
ISBN Numérique : 978-2-38157-007-5

192 pages – 15.00€

Dépôt légal : Juin 2020  
© Libre2Lire, 2020

